

LE MONDE DU TRAVAIL CHEZ JEAN-LUC OUTERS

Le travailleur belge : un tatou !

ISABEL VERÓNICA FERRAZ DE SOUSA

Escola Superior de Tecnologia e Gestão (Instituto Politécnico de Viseu)

Faculdade de Letras da Universidade do Porto (Doutoranda)

Fundação para a Ciência e a Tecnologia (BD)

isavfs@iol.pt

Résumé: Dans l'œuvre romanesque de l'écrivain belge francophone Jean-Luc Outers, le monde du travail a trouvé un terrain fertile. Les métiers ne manquent pas à travers lesquels, du politique au chercheur, en passant par les Travaux Publics, les Belges prouvent avoir quelque chose du tatou. Si le travail de l'écrivain est mis en abîme, c'est toutefois l'univers kafkaïen de l'Administration qui est privilégié, tout comme le sont les rapports du travail au corps, à l'espace et au temps. C'est avec un regard ironique et tendre, dans un style interrogatif qui pousse à la réflexion, avec poésie, avec des images souvent surréelles ou fantastiques, mais surtout avec un humour singulier, feutré, absurde ou burlesque, parfois incisif, qui provoque le rire intelligent, que l'auteur nous présente la société bureaucratique abstraite et aseptisée qu'est la nôtre, dans laquelle des êtres s'acharnent à survivre malgré le *non-sens* de leur travail.

Mots-clés : travail - emploi - Jean-Luc Outers - belge - humour

Abstract: In the novels by Belgian Francophone Jean-Luc Outers, working world has found a productive ground. Indeed, there are plenty professions from politician to researcher, including public administration clerk. Though writer's work is emphasized, Outers' novels focus on the absurd administration context, as well as the relation between work and body, space and time. It is with an ironic and tender glance, in an interrogative style which leads to reflection, with poetry, often surreal or fantastic images, but above all with a special humour, comfortable, but mainly with absurd or burlesque, sometimes incisive approach, which causes intelligent laughter, that the author presents us this abstract and aseptified bureaucratic society of ours, where human beings try to survive despite nonsense.

Keywords: work - job - Jean-Luc Outers - Belgian - humo(u)r

Le travail : beaucoup de personnes le fuient, d'autres le cherchent (quand il est synonyme d'emploi), la plupart le subissent (il faut bien survivre !), une minorité l'adore (il y en a qui ont la chance de faire ce qu'ils aiment et quelques autres qui sont fous) ; il y en a même qui sont 'persuadés' que « le travail c'est la santé »¹ !

Qu'en est-il dans l'œuvre romanesque (toujours en cours) de l'écrivain belge francophone Jean-Luc Outers, dont les titres presque rébarbatifs – tels que : *L'Ordre du jour*, *Corps de métier*, *La Place du mort*, *La Compagnie des eaux* ou *Le Bureau de l'heure* – sont presque tous apparemment axés sur le monde du travail ?

Des métiers en voie de disparition, ou qui ont déjà disparu, aux métiers d'aujourd'hui, l'auteur nous présente un univers professionnel en mutation, intégré dans les dimensions essentielles de l'espace et du temps, de façon à ne pas oublier que le travail, même lorsqu'il est modernisé, technicisé, est le fruit de l'action humaine, d'un corps et d'un esprit qui évoluent sur un fil, entre la vie et la mort.

Un cas exemplaire de cette mutation est celle qui est décrite avec humour et lyrisme dans le roman intitulé *Le Bureau de l'heure*. Célestin, le responsable (et d'ailleurs le seul agent !) du Bureau de l'heure à l'Observatoire royal d'Uccle (en Belgique) est « le grand comptable du temps »² (Outers, 2008: 43) chargé de conserver l'heure légale et de la transmettre aux organismes qui en dépendent (la Radio-Télévision ; la Société des chemins de fer ; l'horloge parlante). Pour mesurer le temps, Célestin – au nom ô combien approprié – observe les astres (*idem*: 269), c'est un « jardinier du ciel » (*idem*: 104) que Lydia imagine être, « comme un personnage du *Petit Prince*, l'allumeur de réverbères qui, à chaque changement horaire, allume ou

¹ On se souvient de la chanson au refrain tout aussi entraînant qu'ironique : « Le travail c'est la santé / rien faire c'est la préserver ; / les prisonniers du boulot ne font pas de vieux os. » (Henri Salvador - 1965)

² Célestin, angoissé, se sent coupable, car il joue un rôle ingrat dans la vie des gens qui vivent une dure routine au rythme infernal, « ce qu'il est convenu d'appeler leur travail alors que, durant huit heures, il ne sera question que de chiffres à aligner dans des colonnes ou à ingurgiter dans des caisses enregistreuses. A dix-sept heures précises, dès que le signal leur en sera donné, elles introduiront leur carte dans l'horloge pointeuse, elles se précipiteront à la gare et un train surpeuplé de navetteurs regagnant leur domicile les ramènera chez elles après un détour par la crèche pour récupérer l'enfant juste avant l'heure de la fermeture. (...) Et c'est lui, Célestin, qui, (...), bat la mesure de ces vies réglées comme du papier à musique. (...). L'heure de pointe (...) lui est devenue insupportable » (Outers, 2008: 45).

éteint la lumière une heure plus tôt » (*idem*: 268). Il exerce « un des rares métiers où se confondent beauté et utilité », exécutant un « geste poétique et social à la fois ». Un geste sans nul doute d'une grande responsabilité qui occasionne d'ailleurs à Célestin de fâcheux cauchemars³.

Malheureusement, s'il est vrai que « le temps, il l'a dans la peau, Célestin » (*idem*: 9), il explique à Lydia que le temps des astronomes est révolu, car « avec les satellites et les horloges atomiques, on a quitté la poésie pour les mathématiques » (*idem*: 269).

Mais l'emploi de Lydia aussi est loin d'être poétique :

Son travail à elle, c'était tout le contraire de la poésie. Assistante sociale dans un hospice de vieillards, elle enregistrait les entrées et les départs. Elle assimilait son métier à celui d'un comptable dans l'antichambre de la mort. Elle n'aimait guère en parler, préférant évoquer d'autres professions où la réalité ne vous prenait pas en permanence à la gorge. (*idem*: 270)

Il serait bien difficile d'énumérer ici toutes les professions évoquées⁴ dans les romans de Jean-Luc Outers, mais il importe toutefois de nous attarder sur quelques portraits représentatifs de quelques-unes d'entre elles qui, par récurrence, habitent l'œuvre outersienne essentiellement ancrée en Belgique.

Les Belges prouvent avoir quelque chose du fouilleur professionnel qu'est le tatou. Si cela peut paraître déroutant au premier abord, il est vrai qu'en y regardant de plus près, les ouvrages de Jean-Luc Outers nous permettent de déceler ce penchant

³ Envahi par la peur d'une erreur technique, Célestin rêve d'« employés arrivant au bureau alors que d'autres le quittent, déboussolés, des ouvriers, travaillant à pause, ne sachant plus à quel saint se vouer, des écoles fermées pour cause de perturbation horaire, des avions atterrissant à l'improviste sous l'œil effaré des aiguilleurs du ciel (...).Le temps peut provoquer une sacrée pagaille. » (Outers, 2008: 16s).

⁴ La liste serait en effet trop longue. Nous ne résistons toutefois pas à montrer que c'est souvent avec humour que l'auteur présente ces (corps de) métiers (saisonniers ; plus ou moins laborieux ou insensés, avec leurs représentants emblématiques humains, les objets, outils, équipements et matériels en tout genre qui ne sont, le plus souvent, que le prolongement corporel de leurs utilisateurs ; les conditions de travail pour lesquelles les contraintes politico-gouvernementales sont déterminantes ; etc) ; un exemple : les enseignants « faisaient preuve de beaucoup de dignité. Même quand ils manifestent, c'est encore pour montrer l'exemple », contrairement aux sidérurgistes qui utilisaient billes, boulons et pavés (Outers, 1987: 62s)

belge pour les trous en tous genres, car il y est question de mines, de tunnels, d'autoroutes (qui débouchent sur un terrain vague), de stations de métro gigantesques, de piscines (qui fuient), du trou du budget de l'Etat, de tombes qu'elles soient celles des victimes d'un assassin ou celle que le Belge creuse pour lui-même !

Le narrateur de *Corps de métier* nous explique (p.42) que « la Belgique, petit pays édifié au hasard des batailles et des mariages royaux, n'avait eu d'autre choix que les travaux publics pour exprimer sa grandeur. Ses autoroutes, ses viaducs étaient ses cathédrales. » ; « C'est pourquoi elle était si fière de les éclairer. » ; « Sur eux reposait le consensus national. En eux résidait sa vraie grandeur. »

Bruxelles, en particulier, est un chantier permanent, parsemé d'échelles et d'échafaudages, d'ouvriers des Travaux Publics en tous genres qui mènent leurs marteaux-piqueurs avec une dextérité légitimée par l'expérience : « [L]e Belge, c'est bien connu, est un bâtisseur qui aurait, selon le dicton populaire, une brique dans le ventre. » (Outers, 1998: 91). La devise de la Belgique pourrait être : « En Belgique... toujours construire avant d'agir » (Outers, 1992: 45). Ne nous étonnons donc pas de trouver la ville toujours en travaux, des rues interdites à la circulation, et... des trous !

Bien entendu, après les trous provoqués par les travaux, le trou belge le plus connu, est celui de la dette publique. Heureusement, de fiers fonctionnaires, personnages de *La Compagnie des eaux* (p.36), tels Maxime et ses quatre-cents collègues du ministère des Finances – « [c]omme les ouvriers à la chaîne, répétant inlassablement le même geste, trouvent une raison de survie dans la vision instantanée du même esclavage partagé » (Outers, 2001: 41) – mettent tous leurs efforts en place pour éviter cette catastrophe. « La promiscuité ne les troublait guère. Au contraire, elle semblait liée à l'exercice même de leur métier, solitaire entre tous, qui ne pouvait s'opérer sans la conscience permanente qu'on est plusieurs à le faire » (*ibidem*).

Par malheur, la manipulation des chiffres de ces « sentinelles des temps modernes » – ces préposés à posture unique du visage agrémenté de « lunettes rondes » (qui semblent faire partie de l'uniforme) – n'est pas suffisante pour combler ce gouffre qui se creuse chaque jour grâce aux nouveaux emprunts et leurs intérêts. Il est bien

inutile : de nommer chaque opération financière du prénom de baptême du fonctionnaire qui l'a conclue ; d'être spécialiste (au point que chacun dans son secteur est à peu près le seul à le comprendre) ; de soutirer un code d'accès à un collègue hospitalisé (au point d'obtenir, après des visites répétées à l'hôpital « Au nom de l'intérêt supérieur de l'Etat », « du chef de service de l'unité psychiatrique de débrancher ce baxter de malheur » (*idem*: 134s), ce qui aura probablement provoqué la mort d'un travailleur dévoué⁵ ; il est bien inutile, aussi, de vivre obsédé (au point de rêver, la nuit, « à de grands rapaces blancs qui survolent les gouffres »).

Inutile, oui, lorsque l'on sait : que l'on fait un métier à haut risque ; que « le monde a failli s'écrouler à cause de trois lettres. » (T.I.N.) puisque le mot de passe introuvable était en fait « Tintin » ; que malgré tout « Ce trou dont ils avaient pour charge de surveiller l'évolution s'était transformé d'un seul coup en abîme sous leurs yeux impuissants » faisant ainsi d'eux de véritables Danaïdes⁶ ; surtout, que nul n'était dupe, pas même les gouvernants confrontés aux protestations de ceux dont on veut réduire le nombre ou dont on veut diminuer de moitié les ressources (enseignants, chômeurs, retraités, infirmières, ambassadeurs, juges, généraux) « à l'exception toutefois – question de ne pas couper la branche sur laquelle on est assis – des agents préposés à la perception fiscale et à la gestion de la dette, gendarmerie épargnée pour assurer la répression des manifestations » (*idem*: 119); « c'est dire combien la situation était critique ». Maxime jeta ses cartes de visite sur lesquelles figuraient 'gestion de la dette' concentré qu'il était désormais à l'administration du désastre. La population, quant à elle, dû prendre conscience que « [D]errière chaque visage (...) il y a un débiteur qui s'ignore » (*idem*: 44).

« Le gouvernement s'était réuni la nuit, comme à son habitude », mais « même opérant la nuit, [il] ne manquait pas de clairvoyance. » (*idem*: 118s) « Rarement un gouvernement avait réussi à créer contre lui pareille unanimité » (*idem*: 120), sauf peut-

⁵ « Sa mission enfin accomplie, Mabilille rendit le lendemain son dernier soupir, comme dans ces films de guerre (...) » (Outers, 2001: 138)

⁶ Dans la mythologie grecque, les Danaïdes sont les cinquante filles du roi Danaos. Elles accompagnent leur père à Argos quand il fuit ses neveux, les cinquante fils de son frère Egyptos. Après qu'ils ont proposé une réconciliation, elles épousent leurs cousins et les mettent à mort le soir même des noces sous l'ordre de leur père. Les Danaïdes sont condamnées, aux Enfers, à remplir sans fin un tonneau sans fond. (cf. Outers, 200 : 37)

être dans le cas Dutroux (pédophile, violeur, assassin), où il est encore une fois question de pelles mécaniques et de trous pour déceler des corps.

On a creusé (...); Etranges enquêteurs transformés en archéologues (...) de fouilles, de sites, de chantiers, d'ossements... A croire qu'on explorait la préhistoire. Et partout des trous (...). Comme si l'horreur ne pouvait être supportable qu'enterrée, fossilisée. A l'image de la terre, le peuple était, lui aussi, *retourné*. (*idem*: 121)

Retournons, nous aussi, à notre sujet : la dette publique, le trou, le vide. Tout le monde est victime de ce climat d'apocalypse, de cette catastrophe économique, particulièrement des restrictions budgétaires du gouvernement. Maxime et son frère jumeau, Valère – chercheur à l'Institut des Sciences naturelles, spécialiste des reptiles (ou plutôt de leur reproduction), qui a fait des œufs, donc du plein, sa passion, son métier, sa vie – évoquaient parfois « la catastrophe qui, chacun dans son secteur, les attirait l'un et l'autre : l'extinction des dinosaures⁷(...) et l'engloutissement de l'espèce humaine sous le poids de la dette publique » (*idem*: 45s) ; « Car ce qui les frappait (...), c'était cette potentialité des espèces à provoquer leur propre perte. Parmi elles, l'homme, à l'évidence, occupait le premier rang » (*ibidem*).

À cause de son métier de scientifique, Valère rencontre parfois des chercheurs fous ; fous mais ayant les moyens de l'être. Des généticiens, par exemple, tel ce « bricoleur génétique » (*idem*:143), dont la limousine noire a été transformée en laboratoire pour ne pas perdre de temps entre les déplacements exigés par les congrès, et pour qui le clonage est une réponse pour les hommes postmodernes qui désirent « ressembler à l'autre », tels des moutons de Panurge. Cette « perspective d'un monde fait de la répétition du même » (*idem* : 148) semble être normale pour le généticien qui « dans ses œuvres se hisse au niveau de l'Olympe » (*ibidem*), tel un dieu tout-puissant.

⁷ « Valère médite souvent cette question dans l'immense salle des iguanodons dits de Bernissart, petite ville minière de Belgique, où ils furent découverts en avril 1878 par des mineurs travaillant par trois cent vingt-deux mètres de profondeur. » (Outers, 2001: 12)

Mais redescendons sur Terre ! En réalité, qui a le pouvoir ? Les politiques. Ces étranges êtres travaillent et vivent dans des conditions spéciales. D'aucuns les trouvent enviables, d'autres (généralement la famille) les trouvent inexcusables car la politique est souvent la maîtresse qui vole leur mari aux épouses et leur papa aux enfants. Le politique a une vie professionnelle où l'exigence et la responsabilité sont une routine. Le politique est toujours absent, en voyages (plus ou moins lointains, s'il est diplomate) ; il a des réunions à la chaîne, il faut respecter scrupuleusement 'l'ordre du jour' ; il prête son masque au triste carnaval des campagnes électorales ; il doit se rendre à un Sommet (parce que sa présence est indispensable) où on ressassera les mêmes rengaines sur ceci et cela, où on indiquera les mesures impératives à prendre d'urgence, etc.

Si le politique jouit de privilèges certains (voyager gratuitement en train dans le confort de la première classe ; ...), il n'est pas épargné par les inconvénients du métier.

Les politiques travaillent la nuit, du moins en Belgique ! « La création institutionnelle est une activité nocturne » affirme le politique de *La place du mort* (p.60), ce qui crée le doute chez le narrateur, son fils, qui imagine que, la nuit, les gouvernants font des orgies de création institutionnelle, des « séances inouïes de débauche institutionnelle » (*idem*: 61).

Cette influence de la nuit, qui pourtant porte conseil, n'est pas toujours bénéfique puisqu'elle facilite les erreurs et que les cauchemars lui sont associés. Une nuit

(...) ils avaient rattaché au Brabant flamand distant de cent kilomètres, le petit village de Fourons situé malgré lui du mauvais côté de la frontière linguistique. A l'annonce de cette nouvelle je m'étais précipité à la fenêtre de ma chambre, persuadé qu'on avait également profité de la nuit pour déplacer notre maison au bord du littoral ou d'un terroir borain. (*ibidem*)

Cette ingénuité du narrateur s'applique aussi à l'interprétation qu'il fait de la vie politique, en général, du parlement et des parlementaires, en particulier. Ainsi, le parlement est « le lieu où l'on parle et où l'on ment tout à la fois » (*idem*: 18), les parlementaires « arrivent à mentir sans rougir » (*ibidem*), se sont « les adeptes du 'mentir vrai', selon le mot d'Aragon » (*ibidem*). Bien sûr, il y a des exceptions : député

durant près de vingt ans, le père du narrateur était un orateur redoutable et sérieux. Ce père, autour duquel tout tourne dans *La place du mort*, laissera également son empreinte dans *La Compagnie des eaux* : « Devenu lui aussi un tribun redoutable, il ne trouvait dans ce pays nul espace où pût porter sa voix qui s'en allait buter sur les murs de la petitesse et de la mesquinerie » (Outers, 2001: 49).

L'ironie du destin est que cet homme qui a négligé sa famille en parcourant le monde pour défendre la francophonie et la langue française, a perdu la voix, l'usage de la parole, victime d'un accident cérébral. Preuve que les politiques, bons ou mauvais, ne sont pas exempts de risques ou maladies professionnels, même s'ils semblent invincibles. « De même que tôt ou tard, la silicose frappe le mineur, l'aphasie guette l'homme politique. C'est sa maladie professionnelle. Car, à force de brasser le vide, le vide s'installe en lui et finit par prendre toute la place » (Outers, 1995: 60).

Le temps le rattrape, « l'énergie qui semble porter l'homme politique en réalité le consume », comme l'affirme Valère (Outers, 2001: 50). La fatigue extrême, la lassitude de l'âme apparaissent : « Dans toute profession, dit l'écrivain autrichien, pourvu qu'on l'exerce par amour et non pour de l'argent, arrive un moment où les années qui s'accumulent paraissent ne plus mener à rien » (Outers, 1995: 128). Pourquoi être politique ? Pourquoi une telle ambition, si « en politique, les combats sont d'avance perdus » (*idem*: 51) ?

La réponse est que le centre des décisions est, malgré tout, le pouvoir politique. C'est lui qui creuse, ou permet que l'on creuse, le gouffre de la dette publique, et c'est aussi lui qui met en place les agents de l'Administration qui, entre autres choses, travaillent, soit à agrandir le trou (grâce à une mauvaise gestion), soit à essayer de le combler. Nous parlons toujours de la Belgique, le pays le plus bureaucratisé d'Europe Occidentale.

La relation directe entre politique et administration est évidente dans cette citation de *L'Ordre du Jour* (p.221) : sans cette couleur politique, « travailler dans l'Administration eût été hors de question ».

Cela peut paraître étrange, car un emploi, même administratif, fait d'abord penser à des choses à faire (...). Chez nous, il en allait tout autrement : les emplois administratifs étaient à partager entre les différents partis au pouvoir en fonction de leur influence respective. Chaque emploi représentait ainsi la contrepartie d'un autre. / Dans certains cas, un emploi était attribué en guise de compensation à un avantage accordé dans un tout autre contexte. (*idem*: 221s)

Un autre moyen d'avoir un emploi dans ce secteur d'activité est, ou sont, les quotas ; non pas de genre (masculin ou féminin) mais politiques (socialistes, libéraux, chrétiens, Union-indépendants, ...). Le fait que le monde de l'Administration soit privilégié dans l'œuvre de Jean-Luc Outers n'est pas original en soi, si l'on prend en considération la littérature depuis le dix-neuvième siècle. Pensons à Courteline, Balzac, Zola, Huysmans ou Maupassant, par exemple. Ce dernier, qui a lui-même été fonctionnaire ministériel durant huit ans, a brossé, dans ces chroniques⁸ et nouvelles⁹, un portrait fort peu attractif de ce monde. C'est un univers misérable – empreint de mesquinerie, de jalousie, d'envie, de méfiance, d'incompétence et de médiocrité, reflétant la bêtise humaine – qui nous est décrit.

Chez Jean-Luc Outers – grand défenseur de l'idée de service public qui fut haut fonctionnaire pendant plus de deux décennies – si la jalousie et l'incompétence sont également de mise, ce n'est toutefois pas sous couvert de caricature, mais bien plutôt sous des traits purement humains presque attendrissants, grâce à un humour tendre et une douce ironie toujours présents, que l'on découvre le monde des bureaux en Belgique. Dominants (patrons, Etat) et dominés (employés, fonctionnaires), pour reprendre la terminologie de Pierre Bourdieu, sont de la partie.

Entre le premier roman *L'Ordre du jour*¹⁰ (1987), et *Le Bureau de l'heure* (2004), en passant par *Corps de métier* (1992), *La Place du mort* (1995) ou encore *La Compagnie des eaux* (2001), que de changements ! Face à l'impossibilité de

⁸ « Les employés », chronique du 04/01/1882 in *Le Gaulois*.

⁹ Quelques nouvelles de Maupassant: « Les dimanches d'un bourgeois de Paris » (1880), « En famille » et « Opinion publique » (1881), « À cheval » (1883), « Le parapluie » et « L'héritage » (1884)

¹⁰ Ouvrage entièrement consacré au monde des ronds-de-cuir, considéré un événement, ayant d'ailleurs donné lieu à un film de Michel Khleifi.

(dé)montrer toute la richesse de cet univers dans le cadre de cet article, nous nous contenterons d'en signaler quelques aspects, sans les approfondir.

Dans *L'Ordre du jour*, Outers nous présente l'univers kafkaïen¹¹ de l'Administration bruxelloise, inopérante, et de ses fonctionnaires robotisés mais qui n'en sont pas moins des humains. Ce sont des âmes en peine se débattant dans un microcosme avec leur propre solitude plus que des caricatures d'un système ridicule ; il s'agit davantage d'une quête psychologique et morale que d'un brûlot polémique contre les horreurs du monde moderne, ou devrions-nous dire postmoderne (puisque d'aucuns considèrent que le tertiaire, l'Administration dans la littérature, c'est postmoderne) ? Et puis, après tout, que veut vraiment dire « postmoderne » ?

Loin de ces réflexions se trouvent les fonctionnaires dociles et velléitaires des ministères qui, - semble-t-il -, ne se posent pas beaucoup de questions, se laissant plutôt bercer par une nonchalance pouvant les conduire à un conformisme maladif. À ce sentiment de conformité, stabilité, garantie, assurance, ne sont point étrangers les clichés (justes) sur l'avenir des fonctionnaires. Dans *L'Ordre du jour* (p.57), on peut lire : « Dans cette certitude d'être nommé à vie, il y avait comme une assurance vie. Nommés à vie, nous n'avions plus qu'à attendre la mort. » Ou encore : « Je m'étais fait à l'idée que, si la perte d'emploi était pour nous aléatoire, nous avions à lutter chaque jour contre la perte de soi-même (...). Je m'étais, pour ma part, fixé comme règle de conduite de déceler à tout instant toute trace d'une maladie de cet ordre (...) » (*idem*: 58).

Dans *Corps de métier*, (p.45), le narrateur tremble à l'idée d'intégrer l'administration :

Tout disparaît, les gares, les trains. Seule reste l'administration. Inébranlable, immuable, inaltérable, immortelle. (...). Pour étudier ce que fut l'homme au cours des siècles, il n'y a qu'à se pencher sur l'administration. L'espèce humaine s'y conserve en état de

¹¹ Adjectif couramment employé pour qualifier "des situations absurdes, oppressives, ou sans issue de la vie moderne" (RABOIN, Claudine, (1973). *Les critiques de notre temps et Kafka*. Paris: Garnier, p.7) et pour se référer à l'aspect incompréhensible et arbitraire du pouvoir pour ceux « d'en bas », jusqu'à évoquer l'horizon d'une société totalitaire.

congélation, alors que partout ailleurs elle se serait transformée. Rejoindre ce frigo dans quinze jours me donne la chair de poule.

Même dans *Le Bureau de l'heure*¹², si la perspective semble déjà être tout à fait différente : « Des fonctionnaires nommés à vie, c'est une époque révolue, vous savez » (138), « Tout disparaît, même le service public » (184), en réalité ce n'est pas la condition du fonctionnaire qui change en Belgique, car celui-ci continue d'être privilégié en ce qui concerne la stabilité de l'emploi. La question est autre ; il s'agit des effets du progrès scientifique, de l'évolution des technologies dites nouvelles. Les sciences, les techniques et les machines remplacent désormais les employés, ou presque. Presque, car Jean-Luc Outers rappelle, dans ce roman, qu'un ordinateur n'égalerait pas la dextérité des doigts d'un employé municipal (p.162) et que la mémoire éphémère des ordinateurs n'est pas comparable avec la mémoire d'éléphant d'un fonctionnaire (p.163).

Mais c'est bien des effets de la modernisation dont il s'agit dans le cas de Célestin (le gardien du temps) qui finit par perdre son emploi. C'est aussi ça l'Administration : côtoyer la disparition, la fin, la mort ; bref, la perte sous toutes ses formes. A ce propos, il est intéressant de voir le jeu de mots proposé par Outers dans *L'Ordre du jour*, où la « perte » de l'emploi correspond à celle de la société, de la civilisation même (p.56), tout comme la perte des cheveux correspond à celle de l'identité (p.146).

Par exemple, dans *L'Ordre du jour*, le narrateur, que l'on enjoint d'écrire des discours pour d'autres, explique que cet exercice implique un risque professionnel non négligeable, pour lequel il faudrait d'ailleurs qu'il existe une prime pour risque de perte d'identité. Original, non ? La difficulté d'élaborer un discours pour un autre est de se mettre à sa place :

(...) les risques que j'encourais dans ce type d'exercice me paraissaient tout aussi graves puisqu'il y allait de mon identité même. Parler une certaine langue exige un savoir-faire. (...). Pour ma part, je rédigeais des discours comme on manie une seconde

¹² « Rien n'est éternel, Célestin, même les institutions. Fourrez-vous ça dans le crâne, bon sang, il est grand temps. » (Outers, 2008: 183)

langue. Au départ, quand vous apprenez une langue étrangère, les phrases vous viennent dans votre langue maternelle et vous traduisez mentalement. Et puis, au bout d'un certain temps, vous vous mettez à penser dans cette seconde langue. Vous la parlez sans faire de détour par la vôtre. / De même, le texte des discours se glissait sous ma plume sans traduction aucune. C'était comme une seconde nature, d'où les risques certains que j'ai évoqués à propos de l'identité de celui qui les rédige. (...). Une fois, le mécanisme s'était grippé. J'avais glissé un jeu de mots dans le discours du ministre. Mon inconscient me jouait parfois des tours mais, à vrai dire, j'aimais me laisser faire. (...). Ce télescopage du cru et du cuit m'avait fait sortir du code des discours, un peu comme on s'écarte des recettes de cuisine. J'étais comme ces automobilistes distraits qui, soudain et sans raison apparente, font une sortie de route. / Cette sortie m'avait valu d'être convoqué (...) à chaque fois que je rédigeais un discours, ce n'était rien de moins que ma peau que je risquais, et (...) aucune indemnité de ce genre n'était intégrée à mon salaire. 'Ce n'est pas le gouvernement ni même les syndicats qui songeraient à créer une prime pour risque de perte d'identité' (Outers, 1987 : 51-55)

Toute aussi originale est cette façon d'estimer qu'une chute mortelle puisse être considérée comme « accident du travail à cause du transport des registres effectué pour raison de service » (*idem*: 21), telle la chute de M. Libert – le fonctionnaire alcoolique – qui se rendait en fait chez lui avec, dans sa mallette, des documents du bureau.

Un autre exemple, moins original, de l'intégration de la perte dans le monde de l'Administration, est celui de la confrontation au décès d'un collègue. L'éloge funèbre proféré par un collègue est alors de rigueur, comme l'explique Maxime, un des personnages de *La Compagnie des eaux* : « c'était la moindre des choses de rendre un hommage public à celui qui avait partagé sa vie depuis quinze ans à raison de huit heures par jour » (Outers, 2001: 139).

Inévitablement, la mort nous amène à penser au temps qui passe, inéluctable, inexorable, et dont le contrôle est essentiel sur le lieu de travail puisque les salaires sont déterminés par les heures de labeur. Mais le temps, dans l'Administration, c'est aussi celui de l'ennui qui permet de sentir le flux du temps, justement. Le narrateur de *L'Ordre du jour* nous avoue, sous prétexte que son bureau est stratégiquement placé :

C'était, d'une certaine manière, un bureau avec vue sur la mer. Même si j'y passais le plus clair de mon temps, je l'aimais comme une seconde résidence. (...). C'est que j'y observais mieux qu'ailleurs l'écoulement des jours. Sur le grand boulevard percé de tunnels, le flux des voitures m'indiquait l'heure : (...). Certains jours avaient leur rythme propre (...). (Outers, 198: 64)

puis :

Au milieu de cette vacance du temps, (...) : l'horloge pointeuse (...). Au moment où nous laissons couler le temps, cette machine arrivait pour le régler. (...). C'était comme un petit animal, car elle était très petite. (...) elle allait devenir le centre vital du département, comme un clocher d'église. (*idem*: 212-214)

Cette idée de 'chez soi'¹³ apparaît à nouveau lorsque le narrateur évoque, presque attendri, « la place de notre village administratif » (*idem*: 220), c'est-à-dire le lieu où se trouvent le central téléphonique et l'horloge pointeuse. Cette impression de familiarité est bien exhaustivement représentée à travers les objets, les actions, les rituels qui constituent la routine des fonctionnaires.

Le quotidien se traduit par les rituels (café, ...) et l'ennui¹⁴. « Nous évoluions dans ce département ministériel, comme dans un no man's land isolé du reste du monde. Chacun vaquait à ses occupations comme si de rien n'était, animé par le mouvement naturel des choses à faire » (*idem*: 56). Dans *Corps de métier*, les exemples de désœuvrement ne manquent pas non plus. Qu'il s'agisse de Carl, émergeant de sa léthargie, qui forme le numéro de l'horloge parlante pour s'assurer qu'il fait partie de ce monde (p.145); qui téléphone à Clarisse « [P]our rien » (p.146) ; ou qui est à son tour

¹³ « Mon bureau est le seul endroit que je puisse gagner en ne pensant à rien, même au parcours, si bien qu'il m'arrive souvent de m'y retrouver par erreur, alors que j'étais censé me rendre chez moi, au magasin, chez une grand-tante... » (Outers, 1987: 177) ; « Sur un mur de son bureau qu'il appelle parfois sa maison (...). » (Outers, 2001: 10)

¹⁴ Citations de *L'Ordre du jour* : Au bureau, « [e]n dehors des entreprises Van Damme qui s'étonnaient de ne pas avoir encore été payées, il n'y avait rien de bien spécial. » (p.25); « Ceux qui travaillaient le faisaient comme par distraction, sans trop y croire. » (*idem*) ; l'après-midi : « sorte d'apathie générale » (p.127) ; « Je n'avais rien de précis à faire ce matin-là (...). Je me décidais à attendre midi en classant des documents » (pp.159-160).

réveillé par le téléphone alors que sa tête était « enfouie dans les notes étalées comme un linceul » et semble ainsi « revenir d'un interminable voyage » (p.149s).

Plus que les problèmes intrinsèques du « boulot », le stress, l'alcoolisme, les procédures disciplinaires, l'obligation de discrétion, la lenteur de l'Administration, les carences et la mauvaise gestion du service¹⁵ ou de l'État, le népotisme, la désorganisation¹⁶, les illogismes du département (chacun devait posséder sa tasse et la conserver précieusement (*idem*: 159s)) ; les formalités ridicules habituelles ; le travail en double ; le carnet des missions (où doit être inscrit le nom du fonctionnaire chaque fois que celui-ci s'absente en raison de service (*idem*: 28)), le manque de coordination entre les services, les ordres incongrus¹⁷, la répétition mécanique des tâches¹⁸ et des techniques normatives, les heures supplémentaires, les mutations impromptues, le manque de qualification du personnel¹⁹, les manigances, l'ambition démesurée de certains qui les révèlent comme des rapaces à l'affût du collègue qui va partir²⁰ (retraité,

¹⁵ « Le Fonds des Calamités existe désormais en trois exemplaires (...). Imaginez le toit d'une maison qui, sous l'effet d'une tempête, s'envole de l'autre côté de la frontière linguistique. Qui va intervenir ? L'armée de juristes dépêchée pour élucider le problème coûtera plus cher, croyez-moi, que l'équipe de couvreurs chargée de réparer les dégâts. » (Outers, 1992: 118)

¹⁶ Dans *L'Ordre du jour*, (p.21), M. Pinchart ne put s'empêcher de lancer avec défi : « 'C'est une maison de fous ici !' Dans sa tête, devaient aussi trotter quelques souvenirs liés à la vie de notre administration. » ; Page 142, il affirme que l'on pouvait s'attendre à tout dans ce département et qu'à l'armée, on aurait jamais vu une chose pareille. « D'ailleurs en temps de guerre, une telle désorganisation était synonyme de défaite immédiate. » ; le pays serait-il, à l'image du département, en désordre ?

¹⁷ Voir, par exemple, cette situation burlesque : deux ouvriers travaillent avec une foreuse pour réparer le conditionnement d'air alors qu'une réunion a lieu dans la salle ! (Outers, 1987: 194-197)

¹⁸ C'est par exemple le cas de Clarisse qui « travaillait au service de l'environnement des Communautés européennes » et devait faire l'inventaire de toutes les substances chimiques [11 millions] des 12 pays de la Communauté. Comme pour la consoler, « Carlos, son collègue portugais, lui avait donné un livre d'un poète de son pays, comptable de métier qui, lui, passait ses journées à aligner des chiffres dans de grands registres. » (Outers, 1992 : 86-88 ; 111)

¹⁹ Prenons pour exemples les maîtres-nageurs jumeaux de *L'Ordre du jour* qui ne savent pas nager (!!!) ou, dans *Le Bureau de l'heure*, quand le directeur de la piscine explique que le manque de personnel a obligé « à remplacer momentanément un maître nageur souffrant par un plongeur de la cafétéria » ; ou Mme Lepoutre qui devient conseiller juridique alors qu'elle n'est pas juriste !!! (pp.240-243) ; ou encore, Kluivert, qui dans *La Compagnie des eaux* (p.139) manifeste une incompétence notoire mais suscite respect car il est l'homonyme de l'avant-centre du Milan AC (!!!) ; etc.

²⁰ Prenons pour exemple *L'Ordre du jour* : à la page 85, Valberg étant très malade « l'on redoutait secrètement de ne plus le revoir. (...) certains se mettaient à convoiter son bureau » ; à la page 99, Quinaux, insensible, vide les armoires de Valberg car il compte s'installer dans le bureau de celui-ci le jour même de son décès, ce qui perturbe le narrateur à qui il dit : « Tu sais, ici, si tu t'embarrasses de grands sentiments, t'es toujours de la revue. » ; puis à la page 148 le bourgmestre de la commune étant à

malade ou mort), ..., plus que tout cela, et sans doute lié à l'ennui, c'est le fait de se sentir seul qui pèse le plus. Chez Jean-Luc Outers, le sentiment le plus partagé par les fonctionnaires – devrions-nous dire la détresse la plus partagée ? – est la solitude ; la solitude²¹ et le manque de communication²².

Ce qui m'embarrassait, c'était cette manière de se débrouiller avec la solitude. Nous étions tous porteurs de cette solitude. Je ne parle pas ici seulement en tant qu'agent de l'Etat, mais comme être humain tout simplement. Je partageais ce besoin de rester, même dans la mort, proches les uns des autres, comme pour juxtaposer nos solitudes respectives. Nous n'étions pourtant pas dupes au point de penser que des solitudes qui s'additionnent font au total moins de solitude. (Outers, 1987: 108s)

Dans *Corps de métier* (p.87), Clarisse, qui ne parlait à peu près à personne, sinon à son ordinateur, lui avait même donné un nom : Octave. Des épisodes (tragi-)comiques où quelques employés cherchent à avoir leurs animaux de compagnie auprès d'eux, sur le lieu de travail qu'il ne faudrait toutefois pas confondre « avec un zoo ou une ménagerie » (Outers, 1992: 141), illustrent également les méfaits de la solitude.

Il semblerait, en effet, que le plus dur à surmonter ce sont les relations interpersonnelles qui, à l'image de ce qui se passe dans la société dont elles ne peuvent s'exclure, sont pratiquement inexistantes. Le règlement du bureau, formel, empêche toute conversation ; même les installations favorisent l'isolement et la séparation²³ (les cloisons entre bureaux et même différents sanitaires pour le personnel dans son ensemble et pour la direction).

un an de la retraite, « la guerre pour lui succéder allait bon train. (...). C'était comme si toute parole qu'il prononçait était perçue à travers le filtre de ce temps à tirer. »

²¹ À propos de l'air des panneaux isolants : « (...) quand il reste un peu d'air, fût-ce entre des parties de solitude, il y a encore de l'espoir. » (Outers, 1987: 34)

²² « On se parle trop peu entre collègues, alors qu'on vit environ huit heures par jour sous le même toit. » (Outers, 1987: 78)

²³ Dans *L'Ordre du jour* : « Le service de comptabilité est morcelé dans trois bureaux maintenant (...). Il deviendra plus difficile de transcrire une opération dans un registre de dépenses que de transmettre un message pendant une guerre de tranchées. » (p.119); on voit dans le même ouvrage, la construction d'un mur pour séparer en deux le bureau du narrateur sans que celui-ci en ait été informé (p.236).

L'on peut comprendre que le bureau du directeur soit hermétique (silencieux ; à double vitrage ; avec panneaux isolants) étant donné qu'il craint les fuites : « Car le pouvoir n'existe pas sans une certaine peur de le perdre. Et la peur, on est toujours seul à l'éprouver. Le pouvoir est donc très proche de la solitude. ». L'on comprend moins aisément la division des sanitaires : « Je ne comprenais pas l'utilité de distinguer à la source des excréments qui se retrouvent, de toute manière, dans les mêmes égouts » (Outers, 1987: 67). Les conditions de travail expliquent parfois certains comportements :

L'air que nous respirions était conditionné, c'est-à-dire fabriqué. C'était de l'air en boîte, comme le lait. [...]. Il m'arrivait parfois de penser que cet air conditionné, dans une sorte de mouvement en retour, conditionnait ceux qui le respiraient. Il fallait bien trouver des explications à certains comportements collectifs. (Outers, 1987: 93)

Les fonctionnaires sont des êtres humains et pourtant, ils sont traités « comme des pions », « comme du bétail », notamment lors de la réaffectation des locaux, des mutations²⁴. Mais que dire aussi de Carl Blanchard qui doit partir le lendemain en avion pour Rome sans qu'on lui demande s'il peut ou s'il veut partir (Outers, 1992: 174) ? Ou que dire encore, de celle qui, jour après jour, distribue des cafés : « Travailler et s'entendre réduit à l'objet de son travail, le café, tel était le lot quotidien de Madame Café » (Outers, 1987: 160) ?

La découverte que le fonctionnaire n'est rien d'autre qu'une espèce, résume essentiellement l'expérience professionnelle de Carl. De manière plus accentuée, chaque métier moule le corps de celui qui l'exerce. Le fonctionnaire n'échappe pas à la gueule de l'emploi. (...), le corps du fonctionnaire a pris la forme de son environnement. A force de vivre en symbiose avec son milieu, il s'est transformé (...). C'est pourquoi (...) le fonctionnaire constitue une façon élémentaire d'être, une

²⁴ M. Quinaux reprend les attributions du ressort territorial du narrateur qui travaillera désormais sous la direction de M. Lenoir à l'administration des Infrastructures souterraines (les tunnels) : à peine muté de service, le narrateur devra résoudre très vite de graves problèmes. M. Stark ironise « Et puis, vous n'aurez pas à craindre les intempéries. Quel que soit le temps, vous serez à l'abri. » (tunnels : des Ardennes, sous la Meuse, du littoral) ; « Penser à des tunnels allait occuper le plus clair de mon temps », dit le narrateur avec une subtile touche de clair/obscur (Outers, 1987: 240-246).

possibilité naturelle, une espèce particulière. L'infinie lassitude, le regard absent, le désir secret d'en finir sont peut-être communs au fonctionnaire et au chou-fleur. De même que ce brunissement qui, avec le temps, colore l'un et l'autre, maladie de l'épiderme qui n'est que le symptôme d'une désagrégation intérieure. Il faut revoir de fond en comble la taxinomie des espèces. (...) quelqu'un s'est-il jamais penché sur le langage des choux-fleurs ? Leur mutisme affiché n'en dit-il pas autant que tous les soliloques ? (Outers, 1992: 57s)

Même lorsqu'il parle, le fonctionnaire est souvent dénué de personnalité. Il est sans cesse en train de jouer un rôle. Certains ont même du mal à se défaire de leur personnage. Voyons le cas de Mme Verbier de Ribaucourt et son attachement à son image. S'occupant des relations publiques, elle fait des traitements de peau et elle semble « à tout moment en représentation. Même quand elle vous parlait, c'était comme si elle ne faisait pas la différence avec son travail de relations publiques. » En l'écoutant, le narrateur pensait « parfois à une chaîne de télévision où on n'arriverait plus à distinguer les programmes de la publicité » (Outers, 1987: 211). Cette sorte d'actrice toujours en service, lie l'image, la représentation, le corps, à son métier de relations publiques. De fructueux jeux de mots exprimant le fait que les travailleurs font corps avec leur métier abondent dans le roman dont le titre, on ne peut plus opportun, est *Corps de métier*.

La froideur et l'absurde dont se revêt si souvent la routine de l'Administration, où les rumeurs et commérages de tous genres sont de mise, sont – et c'est sans doute une particularité du style outersien – tranchés par l'irruption des sentiments, de l'amour et même de l'humour.

Les blagues de bureau existent bel et bien, comme le fait d'envoyer des brancardiers chez le Directeur (*idem*: 89) ou, ainsi que le dit le narrateur de *L'Ordre du jour* (p.107) : « Comme toujours après les enterrements, la tension se libéra à la faveur des blagues qui font partie, d'une certaine manière, de la culture des bureaux ».

Quant à l'amour...

« L'amour tient beaucoup de place dans les conversations de bureau », et les affabulations ne font que « relever le niveau romantique » (*idem*: 22).

L'amour vrai est effectivement présent, même s'il est parfois secret. Gosselin s'adresse au narrateur de *L'Ordre du jour* : « [J]e vous parle en toute franchise, parce que je vous sais suffisamment intelligent pour comprendre qu'au-delà des cancan qui peuvent circuler dans un département ministériel, deux êtres peuvent secrètement s'aimer » (*idem*: 78). Gosselin est alors loin de se douter qu'une centaine de pages plus loin, ce même narrateur dira à son tour : « Nous nous dirigeâmes insensiblement vers le quartier où de petits hôtels accueillent pour quelques heures des fonctionnaires en quête d'un abri » (*idem*: 172s) en parlant de son escapade, plutôt teintée de tendresse que d'amour. Cette échappée n'aura néanmoins rien à voir avec celle de Mme Verbier de Ribaucourt dont la frivolité « lui faisait faire des folies » (*idem*: 21), comme rejoindre son amant à Venise, par exemple.

C'est avec un regard critique, ironique et tendre, dans un style interrogatif qui pousse à la réflexion, avec poésie, avec des images, souvent surréelles ou fantastiques, avec un humour singulier, feutré, absurde ou burlesque, parfois incisif, qui provoque le rire intelligent, que Jean-Luc Outers nous présente la société bureaucratique abstraite et aseptisée qu'est la nôtre, dans laquelle des êtres s'acharnent à survivre malgré le *non-sens* de leur travail.

Il serait injuste de ne pas faire ici référence à un autre genre de travail, évoqué avec plus ou moins de profondeur suivant les romans de Jean-Luc Outers, qui est mis en abîme dans une attitude méta-narrative que d'aucuns considèrent être, à l'instar d'Umberto Eco par exemple, une caractéristique du roman postmoderne. Il s'agit du travail de l'écrivain et parallèlement du travail de ou sur la langue.

Il est important de dire que dans les ouvrages romanesques outersiens, l'œuvre en cours, l'écriture ou son impossibilité, sont presque autant réalité que fiction. Le lecteur a le loisir d'accompagner les démarches de l'écrivain, ses élans et ses frustrations, mais nous réservons cette étude pour une autre occasion (académique). Tout comme nous consacrerons une attention particulière au travail de la langue

(recherche des mots justes, jeux de mots, création d'images littéraires, etc) et à celui de la défense de la langue française (lettres françaises, francophilie).

De la même façon, nous ne pourrions taire, dans cet article, d'autres approches du concept ou du mot 'travail', qui sont présentes dans les textes de l'auteur qui nous occupe maintenant, car elles mériteraient des études à part entière : le travail du psychanalyste (où devrions-nous dire le travail du langage) ; le travail de père/mère/fils ou l'art d'être parent ou enfant ; le travail de la femme (l'accouchement) ; le travail du temps (quotidien, vieillissement, mort) ; le travail du deuil ; ou plus 'simplement' le « dur labeur de l'apprentissage de la vie » (*idem*: 180).

Car « [A]vant tout, il y a cette peur d'avoir à passer une vie sans objet (...). Quel est l'ordre du jour ? » (*idem*: 248). Pour répondre à cette interrogation de Jean-Luc Outers, il ne nous reste plus qu'à chercher, ou 'creuser' comme un tatou, dirait le Belge : « le Belge ne manquera jamais une occasion de creuser le sol en quête, peut-être, d'une improbable identité » (Outers & Hemmerechts, 2010: 181). Quant à nous, cherchons le sens de la vie – celle qui pour les travailleurs outersiens semble être là où ils ne sont pas, comblée de travail aliénant (afin d'éviter que le vide de l'incertitude et de l'ignorance du but de notre existence ne prenne trop de place)...

Bibliographie :

- OUTERS, Jean-Luc (1987). *L'Ordre du jour*. Paris: Editions Gallimard.
- OUTERS, Jean-Luc (1992). *Corps de métier*. Paris: Ed.de La Différence.
- OUTERS, Jean-Luc (1995). *La Place du mort*. Paris: Ed.de la Différence.
- OUTERS, Jean-Luc (1998). « Le tatou », *Belgique toujours grande et belle*, revue de l'Université de Bruxelles, Antoine Pickels et Jacques Sojcher, Bruxelles: Editions Complexe, pp. 91-94.
- OUTERS, Jean-Luc (2001). *La Compagnie des eaux*. Paris: Actes Sud ; Babel n° 728.
- OUTERS, Jean-Luc (2008). *Le Bureau de l'heure*. Paris: Actes Sud ; Babel n° 859 [1^{ère} éd. 2004].
- OUTERS, Jean-Luc & HEMMERECHTS, Kristien (2010). *Lettres du plat pays*. Paris : Ed.de la Différence.